



ALESSANDRA POLIDORI

La traduction anthropologique et l'expérience de l'Autre: entretien avec Jean-Bernard Ouédraogo

Keywords: anthropology, translation, Global South

Introduction

Jean Bernard Ouédraogo est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales où il occupe la chaire de Sociologie de l'Afrique contemporaine : savoirs, violences et arts ; il est également directeur de recherche au CNRS. Son cursus se caractérise par une forte internationalité : il a travaillé à Nantes (France), à Ouagadougou (Burkina Faso) mais aussi en Suède, au Canada, en Allemagne et aux États-Unis. Ses thématiques de recherche sont aussi assez variées: de la classe ouvrière, à l'art, la photographie, les migrations, avec un grand intérêt pour la méthodologie et l'épistémologie des sciences sociales.

L'occasion de cet entretien est la publication dans l'ouvrage collectif *Les zones critiques d'une anthropologie du contemporain. Hommage à Jean Copans* de son texte, *Traduction et domination. Retour sur le projet anthropologique impérial* (2021) dans lequel Ouédraogo développe une critique épistémologique de l'anthropologie, critique aigüe, parce que l'auteur, bien que très sévère envers les usages politiques dominatrices de certaines sciences sociales conclut en s'inscrivant dans une perspective d'une nouvelle science de l'homme débarrassée des prescriptions anciennes. L'article s'ouvre sur une reconstruction minutieuse des racines épistémologiques de l'anthropologie à partir de la Grèce antique où la construction sociale du « sauvage », en opposition à la civilisation, visait à stabiliser l'identité hellénique (p. 3). Au fil du temps, la narration performative de l'Autre en tant que « sauvage » s'est nourrie d'éléments fantastiques et mythologiques, qui ont influencés la pensée Occidentale du Moyen Âge à la découverte de l'Amérique. Dès cette époque, la discipline anthropologique était encore une hypothèse dis-

ciplinaire en construction (p. 6) soucieuse « d'apaiser » le tumulte provoqué par l'irruption de l'exotisme dans l'ordre européen (*ibid.*), c'est là qu'intervient la traduction anthropologique, comme interprétation de l'expérience de l'Autre, et de l'Autre en tant que tel selon le champ de référence de l'interprète. Ce moment, n'est pas pour l'auteur un simple mise en rapport terme à terme des mots mais bien une phase cruciale de mise en œuvre d'une classification des attributs de l'Autre, une classification qui s'enracine dans l'intention dominatrice du sujet conquérant dont l'anthropologue est, en ce moment, le fondé de pouvoir.

L'anthropologie acquerra une plus grande scientificité au XIX^e siècle. Cependant, les peuples dits sauvages resteront des témoins, des habitants d'un monde annexé à l'espace de signification occidentale (p. 7) car dans la traduction il y a toujours une part qui se perd (*lost in translation*), et une autre instance, initiatrice de cette opération, qui profite de la perte (p. 8). L'anthropologie restera longtemps influencée par l'idéologie coloniale de supériorité de l'Europe. En ce sens, la traduction n'est autre que le rouage principal de la machinerie coloniale (p. 9) absorbant les différences, les intégrant dans un procès d'accumulation, les « traduisant » en un système d'ordre social de valorisation.

L'auteur se demande alors quelles sont les conséquences épistémologiques de ce réductionnisme. L'une d'elles est l'institution d'une vision immuable et figée des mondes indigènes qui ne tient pas compte de la variété et des mutations qui les traversent. La critique présentée est donc une invitation à réfléchir sur la genèse sémantique (p. 3) des modes de construction de l'Autre et une incitation à aller vers l'émancipation du sujet-objet (p. 15) au-delà des préjugés pour découvrir leurs particularités et leurs valeurs propres. En abordant l'objet dans son intégrité, sa complétude les fondements politiques et philosophiques des sciences sociales peuvent être élargis, émancipés d'une perspective dominatrice qui permet d'accéder à l'hypothèse d'un humanisme élargi, intégrant les totalités sociales non occidentales .

Dans l'entretien qui suit, les éléments ci-dessus sont exposés et directement complétés des éléments autobiographiques de Jean-Bernard Ouédraogo lui-même. Il en résulte une relative centralité des relations de recherche entre le Nord et le Sud, en particulier entre l'Europe et l'Afrique qui permet de dépasser les antagonismes épistémologiques qui émergent de la tendance actuelle à la polarisa-

tion du monde. Le thème du langage sera aussi fondamental, comme expression la plus évidente de la traduction de l'Autre, dont l'archéologie tire pourtant des éléments utiles pour comprendre les conflits de valeurs, d'exploitation qui sous-tendent les sociétés qui se nichent dans les interactions les plus banales.

Je vois que votre parcours professionnel est partagé entre les Burkina Faso et la France. Vous êtes né à Ouagadougou et vous avez fait des études en France. Après, vous êtes devenu professeur à l'université de Ouagadougou puis chercheur au CNRS et à l'EHESS de Paris. Comment cette double expérience de recherche vous a-t-elle enrichi ? Comment avez-vous combiné les deux cultures dans votre profession ?

En fait, ma formation universitaire est différente de la scolarisation précédente du collège et du lycée au Burkina Faso. J'ai débuté ma scolarité à l'école catholique Jean Baptiste de la Salle, à Ouagadougou : j'y suis entré dès la maternelle. Une école catholique réputée ; elle existe toujours en France. Après, j'ai continué mon cursus scolaire dans un lycée privé ; je n'avais pas de difficultés particulières dans les disciplines : la seule chose que je n'aimais pas, c'était la chimie, parce que j'avais toujours l'impression que j'apprenais les choses par cœur, sans savoir comment elles fonctionnent vraiment, mais j'adorais la physique.

Dans mon milieu, les parents n'étaient pas au courant des stratégies scolaires, ce fut un problème d'orientation pour nombre de mes camarades. Ils faisaient confiance à l'école, tu allais à l'école et tu continuais, tu continuais... personne ne te disait ce qu'il fallait faire et dans quel but faire les choix scolaires. Et puis je n'avais personne à la maison pour m'aider, et même inciter à faire mes devoirs ; je devais décider tout seul. Dans le système qui garantissait les promotions sociales, les concours étaient des grands moments, des étapes décisives. C'est ainsi que l'étape du Baccalauréat¹ est cruciale ; une réussite à cet examen te donne la possibilité d'entrer à l'université. Donc cet examen m'a un peu sauvé d'une stagnation sociale. C'est ainsi que j'ai eu l'opportunité d'être envoyé à l'étranger, en France, à l'université de Nantes pour y poursuivre des études en sociologie. J'ignorais où se

1. Diploma di maturità.

trouvait la ville de Nantes. La seule discipline que je tenais à éviter c'est à l'époque le droit parce que je me suis dit "c'est une discipline où les choses devaient être apprises par cœur". Et je pense que ce fût une chance ; c'est au département de sociologie de l'université de Nantes que j'ai fait mon apprentissage de la sociologie.

Le contexte de Nantes était très important pour moi ; il y avait, heureusement, une sorte de cohérence « magique » entre ce que je désirerais de faire et les types de formation que l'équipe pédagogique me proposait. Nous avions dans les programmes des cours d'histoire, de linguistique, de droit, d'économie, d'informatique, d'anglais... Dans les cours de sociologie, les enseignants nous proposaient des enseignements très pointus, d'une très grande qualité : des enseignements sur les techniques d'entretien, sur les statistiques. Et comme je disais tout à l'heure, j'ai eu beaucoup de chance à Nantes fréquenter des enseignants très très bienveillants à mon endroit. De ma première année à ma soutenance de ma thèse de doctorat j'ai pu bénéficier de leur générosité; ils m'ont invité chez eux et à de nombreuses occasions ils m'ont offert des ouvrages. C'était vraiment un contexte hyper stimulant.

A mon DEA² les enseignants m'ont compté comme membre du laboratoire de la sociologie de la classe ouvrier (LERSCO). Ce fut une des expériences d'apprentissage les plus enrichissantes. Je tirais énormément d'avantage à fréquenter des enseignants et des chercheurs que j'admirais : je peux citer Jean Paul Molinari qui était aussi encadreur depuis la première année, Michel Verret, une des grandes figures de la sociologie française et mon directeur de thèse. Parmi nos enseignants je peux aussi mentionner Jacky Réault, Jean Peneff, François de Singly, Yves Tertrais, Anne Guillou, Catherine Paradeise, Joëlle Deniot et Charles Suaud et Roger Cornu alors chercheur CNRS dans ce laboratoire. Une fois de retour au Burkina je n'ai jamais rompu les liens établis avec les membres de l'équipe de Nantes. C'est depuis l'Afrique que j'ai noué d'autres relations universitaires, d'abord avec les suédois de l'université de Lund, située au sud du pays puis avec l'université de l'Uppsala, au Nordiska Africa Institutet (NIA) où j'ai fait connaissance avec Jonathan Baker, avec lequel j'ai participé à deux ouvrages (1995, 1997).

Tout le long de mon cursus, j'ai gardé les liens avec mes enseignants et bénéficié ainsi d'une vraie formation continue ; les enseignants étaient très bien-

2. Diplôme d'études approfondies.

veillants ; j'ai au beaucoup des chances de rencontrer ces enseignants d'une rare bienveillance.

Vous êtes entré en doctorat à l'Université de Nantes, qui n'avait à l'époque aucun autre membre d'origine africaine. Votre tuteur, Michel Verret, n'avait jamais travaillé sur un sujet en rapport avec l'Afrique. Comment vous êtes vous adapté à un environnement de travail si éloigné de celui dont vous êtes issu ?

Oui. En fait, il faut pas mettre en lien mécanique mes origines sociales et ma pratique scientifique, ce que je veux dire , les formes de raisonnement des êtres humaines sont un peu près pareil... Mais il faut pas non plus, un fait que j'ai compris de ma propre expérience, penser que nos connaissances scientifiques sont liées à la particularité d'un objet, nos connaissances se forment surtout dans l'accumulation des méthodes d'investigation et des expériences théoriques, épistémologiques qui vont alimenter continuellement ces méthodes et ces techniques qui nous permettent d'établir une relation heuristique avec l'objet d'étude. Donc l'objet en tant que tel n'est pas vraiment d'une importance décisive, il est cependant important dans le sens où le chercheur le porte, travaille dessus, mais aussi il nous qualifie, il contribue à nous identifier. L'identité du chercheur s'érige à partir de sa démarche, une quête, une curiosité et une intention de découverte qui associées peuvent se concrétiser, provisoirement, dans un objet de recherche spécifique.

J'ai commence mon apprentissage à la sociologie dans un département, celui de Nantes, qui n'avait qu'une personne (Anne Guillou) qui avait effectué des séjours de recherche au Benin. Comme tous mes camarades, je travaillais à partir des textes classiques comme cela se faisait dans n'importe quel département de sociologie en France et probablement dans le monde occidental sauf que, comme je l'ai souligné précédemment, l'agencement des cours était ici très différent. Le département de sociologie de Nantes était très différent des autres sans doute à cause de la personnalité intellectuelle de Michel Verret et de l'équipe qui l'entourait ; ils ont réussi à monter une sorte d'architecture de formation que, a mon avis, était efficace et qui, je dois encore l'affirmer, me plaisait comme cadre de formation.

Donc j'ai eu l'opportunité très tôt d'encadrer de manière informelle des mémoires de maîtrise sur Madagascar, le Congo, le Gabon, l'Amérique latine, et

d’Afrique du Nord. Certains portaient sur des terrains français. J’ai appris ainsi mon métier d’enseignant de cette manière, sur le tas, avec l’aide des enseignants, en me confrontant régulièrement à d’autres types de problématique loin de mon propre terrain de recherche. À l’époque, je venais d’engager une thèse de doctorat sur une usine, une sucrerie située dans le sud ouest du Burkina Faso, à Banfora. Mes hypothèses pouvaient se ranger en 3 axes : l’usine, la ville et la campagne. Cet éventail permettait d’avoir une lecture beaucoup plus large des processus sociaux convergeant vers l’espace usinier. En examinant cette sorte de mouvements social général, je pouvais regarder la manière dont la campagne entre en modernité, je pouvais également étudier au sein de l’usine, et y appliquer une anthropologie des techniques, je pouvais en observant la dynamique urbaine telle qu’elle se manifeste à partir de l’usine et ses composants voir comment un nouvel espace social émerge dans le sillage d’un nouvel ordre social, tous ces processus, pour moi, était du pain béni sociologique, j’ai refais hypothétiquement le système général de manière à permettre une plus large compréhension des faits, donc c’était un avantage heuristique certain.

De 2002 à 2008 vous avez fait partie du CODESRIA (Council for Development of Social Research in Africa). Votre parcours professionnel suggère également un fort intérêt pour l’approche anthropologique et un goût prononcé pour les sujets en lien avec l’Afrique : comment votre origine a-t-elle influencé vos thèmes de recherche ? Comment vous avez inséré ces thématiques dans votre travail en France ?

Le département dans laquelle j’étais à Nantes était un véritable mélange à la fois de l’ethnologie de l’Europe, des traditions populaires, des sociologues du contemporain avec aussi des adeptes des statistiques. On pouvait y trouver en cohabitation de la sociologie et de l’histoire, toutes tournées vers une étude des classes populaires ; ce contexte m’obligeait à m’intéresser au monde ouvrier, particulièrement à la classe ouvrière émergente en Afrique, et plus généralement dans les espaces sociaux non européens. Ma thèse a été publiée, elle avait reçu le prix de la meilleur thèse des éditions l’Harmattan, cependant, je n’avais plus l’intention après ce travail de rester sur le même couloir thématique... durant le reste de ma vie académique.

J'ai un peu changé mes objets quand je suis allé en Afrique. J'ai change un peu : des travaille sur les villes, des travaux sur la mobilité, j'ai travaillé sur l'anthropologie des techniques, j'ai travaillé sur les petites villes, les villes secondaires, après je travaillais aussi sur les arts, sur la photographie, je travaillais sur la violence, j'en ai fait quand même pas mal des choses comme ça, sur la santé même. A première vue, ces recherches paraissaient un peu éclectiques, mais en fait, il faut comprendre : en Afrique, on n'a pas tellement de ressources pour faire convenablement des enquêtes. Normalement les ouvrages que j'ai pu écrire en Afrique sont des ouvrages que j'ai fait tout seul, sans financements.

Mon arrivé au CODESRIA³, fut une sorte de surprise ; une collègue du Canada, Marie Nathalie LeBlanc, m'écrivit "écoute, j'ai vu un poste ouvert au CODESRIA, ce poste là il est pour toi".

Au CODESRIA, en ma qualité de Secrétaire Exécutif Adjoint et de directeur du département Bourses et formation, je ne faisais pas, à proprement parler, un travail de recherche, j'avais la charge de la gestion des programmes de recherche et de leurs orientations scientifiques. Et puis c'est un organisme qui est, peut être, le plus vieux parce qu'il date de 1973, il couvre toutes les régions d'Afrique. Ce fût une belle expérience collective, africaine. J'ai eu l'opportunité de connaître les universités africaines de l'intérieur et de fréquenter de nombreux chercheurs du continent qui sont restés jusqu'à aujourd'hui mes amis.

Non, je n'ai pas un goût prononcé pour les études africaines ; ainsi que vous pouvez le deviner, dans mon cas cet intérêt est apparu comme une sorte de nécessité, et aussi une découverte de la richesse des terrains africains. De nombreux travaux développent des généralités alors que dans les faits de ces documents très peu de connaissances sont proposés sur la dynamique réelle des sociétés africaines. Je voulais un peu contribuer à la valorisation de cette richesse en prolongeant les acquis épistémologiques et théoriques issus de la trajectoire occidentale mis à l'épreuve des terrains africains.

En juin 2015 vous avez fondé la revue "Method(e)s" qui se focalise sur les études en sciences sociales dans les pays du Sud. Le but de la revue, outre la consolidation des

3. Council for the Development of Social Science Research in Africa.

sciences sociales en Afrique, est aussi de partager les “new knowledges with high level in originality of approach” qui proviennent du continent africain. Quels sont selon vous les contributions méthodologiques nouvelles qui sont nées en territoire africain ?

Oui, depuis le lycée je me suis toujours intéressé à la philosophie des sciences. Cette une des branches de la philosophie m’a toujours passionné et a souvent été utile dans mon travail de chercheur. J’ai toujours été très sensible à ces réflexions sur les modalités, historique et logique, d’exercice de la science car, pour moi, la science, comme ont dit, ne vaut que par ses méthodes. Nous sommes parvenus à un moment où la critique épistémologique, rigoureuse, des méthodes, est très important dans la pratique quotidienne des sciences sociales. Je me suis toujours intéressé à cette aspect critique et réflexive de l’évolution des sciences en tant que pratique. C’est de cette manière que le chercheur s’engage vraiment, presque quotidiennement : lorsqu’il construit son objet, chois ses outils et enfin, lorsqu’il s’engage dans une forme d’interprétation, dans la mise en œuvre d’un argumentaire.

Michel Verret ironiquement me disait chaque fois quand je lisais plein de livres, que pour réaliser une bonne sociologie ce qui compte c’est d’opérer des lectures qui nous permettent de comprendre la réalité sociale, c’est cette opérationnalité des lectures qui est plus essentiel. Il me disait une phrase dont je me souvient encore : “le chemin est plus important de l’étendard”. Cette mise en garde veut dire que, quand on est jeunes chercheurs, on a toujours envie de montrer nos « couleurs » “j’ai lu tel auteur, j’ai lu tel...”. Il s’agit d’une invitation à une sorte de modestie qui n’a rien à voir avec la morale mais qui apparaît comme une condition indispensable à l’engagement heuristique, à la volonté de découverte.

En ce qui concerne la méthodologie, j’ai essayé de rassembler certaines textes discutés dans les ateliers méthodologiques organisés au CODESRIA ; il en est sorti un ouvrage *Readings* (2011). Cet ouvrage a été publié en anglais, parce que j’ai eu l’impression dans mes tournées que dans l’espace africain des sciences sociales, les francophones utilisaient plus fréquemment l’approche épistémologique alors que les anglophones fréquentaient moins ce domaine plus philosophique. Or, il est établi que le chercheur qui n’a pas vraiment pensé la démarche devient captif des instruments, et sa démarche devient mécanique, loin du projet de découverte du caché que devrait porter tous engagement scientifique.

La création de la revue *Method(e)s* obéit à cette même logique de réarmement épistémologique. La revue s'adresse au *Global South*. Je suis persuadé que l'adoption d'un corpus scientifique, d'une méthodologique rigoureuse permettrait l'avènement d'une série d'innovation importantes issue de l'expérience sociale des sociétés du Sud. Ces sociétés sont dans une sorte de mutation accélérée, de transformation accélérée, et cette dynamique est une opportunité d'éclosion de nouvelle interprétation théorique. Lorsque je professais en Afrique, j'avais l'habitude de dire à mes étudiants "écoutez, tous les jours, tous les jours, vous pouvez trouver un excellent sujet de thèse", cela veut dire que il y a tellement de logiques sociales cachées à découvrir... pour les chercheurs c'est d'une richesse scientifique énorme !

Vous allez voir aussi que cette revue a une particularité : c'est que tous les résumés de la revue, tous les résumés, existent en anglais, en français, en arabe, en chinois et en espagnol. Ces traductions, sont l'expression d'une volonté politique, celle de ne pas cloisonner les théories et les modes d'exercice des sciences sociales à ceux produits seulement en Occident. Il y a une évidence : c'est que souvent les revues qui sont proclamées internationales sont en fait des revues constituées à partir des gens qui viennent des mêmes chapelles, des mêmes écoles académiques. Des études ont montré que ceux qui publient dans les prestigieuses revues Américaines qu'ils soient Indiens, Africains, Chinois ou autres, tous parlent anglais où ont reçu leurs formation dans cette sphère intellectuelle. Il donc manifeste que cet espace est un peu fermé, homogénéisé. Notre idée est de pouvoir ouvrir, décloisonner et enrichir le débat car dans le Sud, il y a également de nombreux chercheurs compétents et innovants qui n'ont pas envie de s'exprimer en anglais. Par exemple, certains collègues d'Amérique latine, disent "je ne peux pas écrire en anglais et j'écris en espagnol, parce que je veux publier en espagnol", ce qui est légitime, je trouve cette requête légitime. Donc la revue permet l'affirmation de cette différence, de cette diversité. Mais compte tenu des contraintes techniques, au stade terminal de la publication... nous sommes obligés d'imposer un choix de langue, français ou anglais afin de garder une certaine cohérence éditoriale.

C'est là une question importante rarement posée : la question de la langue de publication, de la langue de la science dans notre monde globalisé. À travers l'architecture de notre revue nous avons essayé de proposer une réponse, à mon avis provisoire. Il faut dans le futur approfondir à la fois la question et les réponses.

Dans le texte ci joint, Traduction et domination. Retour sur le projet anthropologique impérial, vous développez une critique de la traduction et dépeignez son incapacité à saisir la réalité tel qu'elle est. Ainsi dans votre travail de doctorat vous avez choisi une méthodologie mixte en complétant des entretiens avec un film de vingt minutes. De plus vous avez beaucoup travaillé sur l'art photographique en Afrique (2003). Pensez-vous que l'image soit un moyen plus précis pour connaître et saisir les sociétés car il parvient à contourner "l'irréductible complexité de l'expérience" ?

Oui. Vous posez plusieurs questions à la fois. Je reformulerai votre interrogation un peu différemment : la première question, c'est la question de l'image. Il s'agit d'un problème singulier parce que je me suis rendu compte que certains éléments sociaux, au cours des enquêtes de terrain, sont difficilement pris en compte par nos outils habituels, que ce sont les statistiques et les entretiens. Nous nous contentons d'une sorte de compréhension restreinte de la réalité alors que son ampleur réelle est beaucoup plus vaste. Dans certaines conditions, l'image permet de compléter notre regard scientifique sur cette réalité sociale étudiée, c'est-à-dire que cette perspective nous autorise une expression des faits par du visuel, de proposer une narration visuelle. Bon, naturellement, il y a une exigence nouvelle qui est presque consubstantielle à la principale tendance de la dynamique sociale contemporaine ; les sciences sociales sont sollicitées par différentes formes d'images et même, on peut observer que nos codes de lecture graphiques, classiques, sont complètement souvent phagocytés par des formes visuelles inédites qui ne viennent pas seulement de nos propres traditions, disons très classiques, mais du nouvel environnement technique et social. Cette donne interpelle le chercheur et le contraint à envisager une prise en compte plus systématique et plus rigoureuse de l'écriture selon le mode visuel.

C'est ainsi, qu'avec ma collègue Katrin Langewiesch, j'ai composé l'ouvrage *L'enquête et ses graphies en sciences sociales* (2019), ce sont des actes du séminaire du même nom que j'ai dirigé de nombreuses années à l'EHESS. A travers les contributions de cette ouvrage on s'est interrogés sur la manière dont, dans les sciences sociales, nos enquêtes peuvent être complétées dans leur exercice, par le souci d'une perspective visuelle. A toutes les phases des enquêtes, à l'étape de l'interprétation, de l'exposé des résultats, le mode de narration visuelle apparaisse,

à nos yeux, comme un instrument complémentaire utile à notre pratique scientifique, un moyen de rapatrier les éléments négligés, manquants dans les formes classiques d'appréhension du réel social. Ceci nécessite d'envisager une autre façon de considérer l'image elle-même : celle-ci se présente comme un miroir continu des réalités sociales, lors qu'on la prend comme objet et comme outil de collecte de données. C'est le propos de mon ouvrage *Art photographique* (2003). Je me suis rendu compte que dans l'implication habituelle de l'image dans la recherche en sciences sociales, certains chercheurs importaient des manières de faire de la littérature. Ils commentaient les contenus à la manière, presque thématique, du commentaire de texte, alors qu'en fait, la perspective sociologique proposait une lecture des images comme le produit d'un déploiement technique, d'une résultante d'un processus social complexe. La photographie est d'abord le résultat d'un processus technique et l'examen de cet itinéraire technique apporte une meilleure compréhension de son résultat final. Oui, c'est de la technique, mais en même temps, il ne faut pas l'interpréter de manière sommaire. Il faut lire plusieurs formes interconnectées : on y considère des éléments singuliers, « photèmes », qu'il faut analyser dans l'enchaînement cohérent des entités visuelles et cet agencement historiquement varié, reflète la composition d'un ordre visuel, de l'autorité visuelle qui impose les modalités des combinaisons visuelles acceptable. L'implication de l'image dans la recherche en sciences sociales n'est pas aussi simple qu'on le pense.

Un exemple : considérons la catégorie « angle », chez les San, un groupe ethnique dans l'ouest du Burkina, « angle » se traduit par « aisselles » tandis que cette catégorie renvoie dans la modernité à une figure géométrique. Il faut entendre ces interprétations divergentes. Au stade actuel de la dynamique de transformation historique des réalités sociales, ce monde géométrisé devient la norme ordinaire, alors qu'ailleurs c'est encore le corps qui devient la mesure de toutes choses, et le décalage complexifie notre regard sur cette chose simple qu'est l'angle.

Il est alors clair que la langue aussi est un lieu de rétention d'une expérience, et cette expérience est historiquement datée même si ses origines sont perdues, mais elle reste plus ou moins active, cachée dans un usage hybride de la chose et du mot qui l'exprime. Souvent cette compréhension dit "vous avez vu l'angle d'une certaine manière et progressivement, celui-ci a été transformé votre vi-

sion en un angle, moins concret, éloigné du référent premier de plus en plus abstraitement parce que vous avez adopté une mesure issue d'un autre régime d'historité". La mesure simple primitive, au sens de premier, mais en fait elle n'est pas plus grossière qu'une autre parce qu'elle répond, dans le contexte de son régime d'historicité, à une exigence pratique des utilisateurs. Ce simple exemple est une façon de montrer la nécessité d'historiciser les distances, les segments de sens obligatoirement inscrits dans une performance historique. Le recours à l'anthropologie des techniques permet de contextualiser l'instrument y compris le corps, puisqu'on voit bien que la disposition, la tension du corps et la régime de concrétisation performative, fonctionne aussi pour produire de la photographie. Cette photographie conserve une vie d'après « production ».

Par contre, la question que vous soulevez sur la sur anthropologie et traduction est très importante c'est-à-dire que je me suis très tôt posé des questions sur la manière dont fonctionne qu'on désigne par traduction qui n'est jamais la recherche d'une simple correspondance entre mots. Je me suis posé la question : est ce que la traduction est réductible à cette définition? Est-ce que traduire des termes d'une langue vers une autre, le moment le plus important de cette opération est-il un rapport de mots ? Est ce que établir ces correspondances, dans une cette immédiateté, entre un mot et un autre mot termine le processus de traduction?

Cette opération n'est pas aisée parce que la transposer dans la pratique de l'anthropologie, ici les sciences sociales en général, on s'aperçoit que la réalité n'est qu'une forme particulière d'expression d'un affrontement des valeurs concurrentes ; la traduction, est notamment, la valorisation, l'inscription dans une échelle historique des valeurs aux éléments, précèdent même le sens actualisé des mots. Le sens primaire attribué aux « choses », que représentent les mots, précède le sens, disons sémantique ordinaire et c'est ça qui pose un problème. L'exemple sur Cortès qu'on peut voir dans un texte des Philippe Descola (1954) est parlant en la matière : Cortès arrive en un lieu dit avec ses soldats et entre en discussion avec un groupe d'indigènes indiens rassemblé là, ils ont une traductrice Doña Marina Malintzin, qui traduit de l'espagnol. Un moment Cortès s'énerve et dit "vous avez nous trahi" et donne un signal, un coup de fusil en l'air, et tous ces gens sont été bombardés par des canons postés sur les hauteurs. Evidemment, on ne peut pas dire que les interlocuteurs de Cortes n'ont pas compris ces propos, mais en fait, ils avaient auparavant été radicalement évalués

selon l'ordre du conquérant espagnol, la traduction de leurs relations avait été établie bien avant à la défaveur des Indiens qui, dans ce rapport historique, ont été déclarés annulés, anéantis, c'est à dire que ils ont eu une traduction négative, ils étaient rien. Ils n'avaient plus de valeur dans l'équation de cette balance espagnole dont Cortes est le représentant. D'où la nécessité d'une précaution dans l'exercice de la pratique anthropologique dans laquelle cette opération de négation est courante : c'est à dire il y a toujours un régime dissimulé d'évaluation des personnes que l'anthropologie va actualiser, elle met en œuvre une sorte de dénigrement, c'est-à-dire que l'anthropologue/sociologue va nier, va réduire et sur la forme comme sur le fond va utiliser une sorte procédé réductionniste ; la traduction s'inscrit dans un rapport de domination qui a toujours pour but de dévaluer l'objet conquis ; on traduit mais en réduction. L'observateur averti et attentif y voit dans cette opération de traduction un jeu d'accumulation symbolique, pas seulement, de valeurs. J'ai voulu mettre en lumière cette façon de mettre dans son contexte historique un processus de captation symbolique ce que le mot à mot peu vouloir dire et désigner les limites possibles des relations vues en termes de relation faussement équivalent des mots à mots.

Dans votre texte, vous utilisez l'expression de la "genèse sémantique des modes de connaissance de l'Autre" en retraçant très habilement l'histoire du point de vue de l'Occident par rapport aux populations étrangères. Pensez-vous qu'une anthropologie du Sud Global puisse apporter un point de vue opposé à l'Occident et à quoi mènerait une comparaison entre les deux ?

Oui. Il y a eu une sorte de réductionnisme qui s'est formé dans l'anthropologie occidentale, mais c'est pas seulement vers le « Sud », c'est pas une question géographique, c'est un lieu générique, historique et de politique ; à la manière dont les paysan, les ouvriers ont été traités en occident, on s'aperçoit que ce n'est pas différent de la manière dont, lors de la conquête coloniale, les indiens d'Amérique, les noir d'Afrique, les asiatiques seront traités politiquement et intellectuellement. Cette relation de domination politique et ses corolaires intellectuels ne fut pas différents, et je tire la conclusion que la question centrale ici est celle la domination, c'est à dire que si l'enquête de sciences sociale est fondé sur la

compréhension totale des être humaines qui se correspondent, qui se respectent, ce n'est pas la même chose que si vous vous projetez sur l'Autre avec l'intention de le définir comme un Autre, inscrit dans une altérité radicale et ainsi de la saisir comme une chose, c'est à dire informer la relation à cet autre dans une perspective de capture physique et symbolique. Soyons clair, cette capture symbolique des entités chosifiées, utiliser par la colonisation, par la domination, est une manière de se projeter aux Autres dans un lien de préemption. J'estime que les sciences sociales, sur cette base historique, sont une science de commandement, c'est donc une science sociales du contrôle politique, parce que la compréhension totale, cette vocation première de la science repose sur une intention de comprendre, d'établir une proximité, mais dans la phase actuelle qui donnant forme à notre régime scientifique il s'agit de comprendre des êtres et les choses dans le but de les utiliser, dans intention utilitariste qui informe les modalités d'engagement de cette forme de connaissance. En projetant sur une telle perspective sur les sociétés dominées elles sont alors soumises à la propre usage de l'occident, pas de l'Occident, un mot qui dans mon analyse n'exprime la réalité politique en cause, ce mot est trop englobant, alors que c'est le groupe dominante en occident qui définit les catégories opératoires, qui en autorise l'usage et qui envoi ailleurs des spécialistes anthropologues et qui leurs donne les objectifs de leur science. Mais cette manière réductionniste et utilitariste est depuis l'aube des sciences sociales a été appliquée aux groupes sociaux dominés (ouvriers et paysans) dans l'occident géographique. Aujourd'hui l'anthropologie, sans doute les sciences sociales dans leur généralité, ont besoin justement d'une critique de leur genèse politique, du comment ces sciences sont constituées en tant qu'instrument politique, outil d'une domination politique et sociale et cette vocation première a profondément informée, jusqu'à nos jours, les concepts et les modes d'investigations.

Dans la dernière partie du texte, vous affirmez que le point de vue anthropologique était une des modalités de la domination et vous exhortait un retour critique sur l'épistémologie et les utiles d'anthropologie. Quelles sont alors vos suggestions pour éviter les vieilles erreurs et construire ou pas des nouveaux programmes, problématiques et programmes interprétatifs?

Oui. Votre question revient un peu à ce que j'ai dit précédemment. Si on observe bien, on voit que la manière de considérer l'Autre est un moment clé. Le dépassement de cette clôture heuristique qui nous tient en laisse revient à construire un nouvel humanisme élargi et approfondi, enrichi par l'incorporation dans l'héritage scientifique commun des perspectives des Autres. À l'échelle de chaque chercheur devrait émerger une quête continue de cet humanisme nouveau, qui sera complément de celui venu d'Occident. Notre humanisme actuel est comme celui d'un village de Gaulois qui a décidé unilatéralement que son périmètre sémantique est la planète entière.

La dynamique historique contemporaine remet en cause cette prétention politique et intellectuelle. A l'heure actuelle qui mettent en œuvre d'autres façons de traduire la réalité de comprendre les mécanismes sociaux et proposent des concepts innovant pour les décrire. Il y a un texte de Cornu qui montre ce pas de côté indispensable à la prise en compte de modes originaux de connaissance, *Le voisin, sait bien des choses* (1998). Il ne faut pas croire que ce qu'on a appris des livres est la seule chose qui vaille la peine d'être qualifié de compréhension intellectuelle. Il y a beaucoup d'autres éléments qui peuvent enrichir notre regard, notre compréhension des mécanismes cachés de la vie des hommes en société. Et c'est un peu notre métier. L'adoption de cette perspective ouverte est en quel que sorte une position épistémologique anti-James Frazer ; celui-ci étudie les sociétés non occidentales en étant profondément imprégné des catégories de pensée de la haute société anglaise de son époque : dans un sorcier, il voit un religieux anglais... Cette inscription dans un ordre catégorique aussi prescriptif limite la compréhension de la complexité des réalités.

Il faut sans doute nous débarrasser de cette incomplétude heuristique qui bride le développement des sciences sociales. Il s'agit là d'une des voies pour apprendre davantage sur le fonctionnement de nos sociétés qui elles n'arrêtent pas de se complexifier. Le premier pas est celui qui nous place dans une phase critique, une critique du passé qui pourra nous permettre de dévoiler les lacunes et les limitations du présent, et peut être en ce moment là, nous pourrons voir plus clairement les lignes d'horizon, les lignes de partage entre notre ignorance qui est grande et nos petites connaissances à partir des quelles s'accumuleront des savoirs nouveaux.

Je considère que ce n'est jamais inutile, vain de vouloir construire autres types de connaissances. Il ne faut pas considérer que les acquis scientifiques sont des acquis d'un pays en particulier, d'un continent, d'une race. Il me semble évident, et l'histoire le confirme, que le corpus de nos connaissances est le résultat de la curiosité de tous les hommes. L'histoire des appartenances rigides et exclusives nous montre l'illusion de cette orientation dont l'enrichissement est limitée par l'appropriation politique et les usages qu'on peut en faire. La perspective d'avancer au delà de cette borne des égoïsme, nous pouvons nourrir l'espoir de continuer le vieux chemin de cette curiosité humaine. Le sens de la propriété privée exacerbé par les capitalismes triomphants qui estampillèrent les résultats scientifiques. Ils disent "il faut mettre un brevet sur cette découverte, elle t'appartient". Mais qui paiera au vieux chercheur, au prêtre égyptien, à l'artisan et aux découvreurs passionnés et anonymes des royalties ; alors découvrir des propriétés secrètes des entités, des êtres et des choses, au bénéfice de la collectivité est l'expression d'une curiosité humaine continuée.

Bibliographie

- Baker, J., Tade A. A., (sous la direction de)
1995, *The migration experience in Africa*, Nordiska Afrikainstitutet, Uppsala.
- Baker, J. (sous la direction de)
1997, *Rural-urban dynamics in Francophone Africa*, Nordiska Afrikainstitutet, Uppsala.
- Cornu, R.
1998, *Le voisin, sais bien des choses*, dans Schwartz, Y. (sous la direction), *Reconnaisances du travail*, Presses Universitaires de France, Paris, pp. 275-293.
- Descola, J.
1954, *Les conquistadors*, Fayard, Paris.
- Ouédraogo, J. B., Cardoso, C., (sous la direction de)
2011, *Readings in Methodology. Some African Perspectives*, CODESRIA, Dakar.

Ouédraogo, J. B., Langewiesche, K.

2019, *L'Enquête et ses graphies en sciences sociales: Figurations iconographiques d'après société*, Amalion, Dakar.

Ouédraogo, J. B.

2003, *Arts Photographiques en Afrique*, Editions L'Harmattan, Paris.

2021, *Traduction et domination. Retour sur le projet anthropologique impérial*, dans Ouédraogo, J. B., Hazard, B., Kouvouama, A. (sous la direction de), *Les zones critiques d'une anthropologie du contemporain*, Ibidem-Verlag, Hannover.

Wittgenstein, L.

1967, *Remarks on Frazer's «The Golden Bough»* dans, *Synthese*, 17, pp. 233–253, trad. fr. 1990, *Remarques Sur Rameau d'Or de Frazer*, Age d'Homme, Paris.

Alessandra Polidori è dottoranda in cotutela all'Università di Perugia e all'EHESS di Parigi, lavora a una tesi su giovani e mobilità studiando il programma Erasmus attraverso la metodologia qualitativa.